poète, peut-être de la poétesse. Le souhait « *Quando ver venit meum?* » est l'aspiration du poète — on pourrait aussi songer à celle du chœur — au printemps de l'amour. Cela exclut une identification avec un poète vieux et désabusé comme celle qu'on a proposée avec Florus.

M. Boyancé indique brièvement, pour conclure, qu'il lui semble qu'il faut chercher du côté de Naples et de ses fêtes en l'honneur d'une Aphrodite à la fois grecque et romaine l'origine littéraire du poème. Il se réserve de développer plus longuement ses conclusions à cet égard.

— Quelques observations sont présentées par les assistants, malheureusement écourtées du fait de l'heure avancée. En particulier, M. Galletier se déclare séduit par l'interprétation qui a été proposée de l'ode à Sestius.

II.

SÉANCE DU SAMEDI 11 FÉVRIER 1950.

Président : M. A. Piganiol.

Membres présents. — MM. J. Andrieu, J. Bayet, J. Beaujeu, J. Bérard, R. Bloch, B. Blumenkranz, Mlle Y. Bongert, MM. A. Bourgery, P. Boyancé, Mlle E. Brayer, MM. J. Couissin, P. Courcelle, A. Dain, R. Dumaine, J. Dumoulin, M. Durry, J. de Foucault, R. France, Mlle A. Freté, MM. E. Galletier, E. Gareau, M. Gautreau, R. Goujard, Mlle A.-M. Guillemin, MM. J. Heurgon, R. P. Hubert, Mlle S. Jannaccone, MM. R. Jumeau, Y. Lefèvre, J. Le Gall, Mlle J. Marchand, M. J. Marouzeau, Mme H. Michel-Lévy, MM. R. Noiville, L. Nougaret, J. Perret, J. Perrot, Mlle H. Petré, M. H.-G. Pflaum, Mgr L. Pichard, Mlle B. Ravary, MM. J. Reinach, M. Riffaterre, P. Ruffel, W. Seston, R. Sindou, Mlle A. Tachauer, R. P. Tollu, M. H. Vocke, Mlle J. Zimermann.

Communications du Bureau.

M. A. Piganiol, président, exprime à M. Marouzeau la peine ressentie par tous les membres de la Société à la nouvelle tragique du deuil qui le prive de la compagne de sa vie ; il le remercie de donner par sa présence à cette séance le témoignage de son énergie et de sa fidélité à notre Groupe, qui l'entoure de son affection.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. J. Perret présente quelques observations relatives à *la technique de la composition dans les œuvres mineures de Tacite.*

On reconnaît communément que les Latins, et les Anciens en général, ne ressentaient pas au même degré que nous le besoin d'une composi-

tion ordonnée par l'équilibre de masses nettement distinctes et dotées d'une unité intrinsèque. Leurs théoriciens, qui d'ailleurs ne se sont jamais beaucoup intéressés à la *dispositio*, se posent à son endroit des problèmes d'efficacité psychologique, de tactique, plutôt qu'ils ne s'occupent à définir les conditions d'un ordre logique ou d'une esthétique architecturale.

Or, un tel ordre, une telle ordonnance apparaissent de façon très frappante dans les *Opuscules* de Tacite. Le fait est depuis longtemps reconnu pour la *Germanie*, où se succèdent deux par deux quatre sections (vie publique, 6-15 ; vie privée, 16-27 ; peuples non Suèves, 28-37 ; peuples Suèves, 38-45) d'étendue presque identique. Mais on notera encore que les morceaux à effet s'y distribuent de façon symétrique (13-14 ; 18-19 ; 37 ; 45), enfin que la monstruosité ethnographique que Tacite a commise en groupant sous le nom de Suèves tant de peuples hétéroclites trouve sans doute sa raison définitive dans le désir d'organiser un catalogue qui risquait d'être amorphe. — Pour l'*Agricola*, on pense plutôt à un plan concentrique : introduction (1-9) et conclusion (39-46) s'y répondent évidemment avec la même succession (mais en ordre inverse) de détails biographiques et de considérations générales. De part et d'autre des chapitres centraux (18-28) sur les réalisations d'Agricola en Bretagne, l'*excursus* historico-géographique (10-17), dont la présence a si souvent étonné les critiques, balance le développement (sans doute anormal du point de vue historique) de l'épisode sur lequel Tacite a voulu que la carrière de son héros s'achevât en beauté (29-38). — Ce n'est pas un paradoxe de rechercher l'architecture du *Dialogue des Orateurs* : on peut s'assurer qu'il n'y a pas de lacune au chap. 40 et apprécier très exactement (1/11 de l'œuvre conservée ; 110 lignes de l'édition Budé) celle du chap. 35. Sur cette base, le *Dialogue* paraît s'équilibrer en quatre masses très harmonieusement compensées (5,3 — 13 ; 16,4 — 23 ; 25 — 35 ; 36 — 41) ; la lacune nous a privés de quelques lignes seulement du discours de Messalla, d'un intermède et d'une partie du discours de Maternus (le début) qu'il faut évaluer à un bon tiers de ce qui nous en reste. Il est remarquable que les données d'ordre externe conduisent à attribuer à la lacune une étendue qui satisfait précisément aux exigences d'une composition logique et équilibrée.

Comment s'explique chez Tacite ce souci d'une ordonnance aussi régulière? Notre auteur n'est pas en son temps absolument un isolé ; Mlle Guillemin a remarqué dans les *Lettres* de Pline des efforts dans le même sens ; on pourrait joindre quelques autres exemples. Influence de la poésie? Influence des « lectures publiques » dont les auditeurs sont prêts à goûter toute espèce de raffinement nouveau, dont l'organisation

matérielle requiert peut-être de la part du conférencier une plus grande attention à des problèmes de proportions et d'équilibre?

— M. J. Bayet est heureux que M. Perret ait attaqué avec bonheur, et en son centre même, le problème de la « composition » dont les Latins se sont souciés plus que les Grecs. La question demanderait à être traitée en toute son ampleur : on s'apercevrait peut-être alors qu'outre la poésie (que les resserrements expressifs et les équilibres musicaux vouent à des recherches d'organisation), l'éloquence au cours du I^er^ siècle avant notre ère (du fait de son pragmatisme même et de la limitation du temps accordé au plaidoyer), et la littérature didactique, très riche expansion de la culture latine, ont contribué à nourrir un souci croissant de composition régulière : sur le dernier point, les études de M. Michel Villey ont défini la mise en ordre, par Cicéron lui-même, de la matière juridique à des fins surtout d'enseignement, mais pour un aboutissement qui devait être presque tout rationnel.

— M. J. Marouzeau, se réservant de reprendre la question à loisir en accord avec M. Perret, tient seulement à exprimer un scepticisme de principe : plutôt que le sens de la *composition* telle que nous l'entendons, il lui semble que les Anciens ont eu surtout le souci de la *disposition*, c'est-à-dire d'arrangements qui relèvent de l'analyse plus que de l'harmonie.

— Diverses observations sont présentées par M. Durry sur l'influence qu'a pu avoir pour certaines œuvres oratoires, comme les *Panégyriques*, la répartition des séances de lecture ; par M. Reinach sur les nécessités pédagogiques, en particulier pour ce qui concerne les textes juridiques ; par M. Jumeau sur le cas particulier des monographies, qui se prêtent à une ordonnance régulière, et sur le rôle des digressions.

— M. Perret déclare faire son profit des observations présentées et, se défendant de toute « mystique du chiffre », retient seulement les nécessités internes qui s'imposent à l'auteur, même quand elles ne se manifestent pour le lecteur qu'à la faveur d'une analyse attentive.

II. — M^lle^ Silvia Jannaccone étudie *l'Apulie comme voie de pénétration de l'hellénisme en Italie.*

Des enquêtes faites sur les parlers de villages tels que Greci, Ruvo, Arpi, donnent l'impression que la vraie tradition de la Grande-Grèce est à chercher en Apulie, tandis que le reste de la Grande-Grèce est romain, sauf les îlots linguistiques de Calabre. Une grécité ancienne et ininterrompue est attestée par une quantité non négligeable de mots désignant en particulier des objets domestiques : le nom du chaudron des bergers (caccavu = κάκκαβος), de la crémaillère (camastra = κρε-

μάστρα), du pot de fleurs (grasta = γάστρα), des marrons cuits (vallanu = βάλανος), du fond de tonneau (timpagnu = τύμπανον). Parmi les mots grecs de l'est de la Grande-Grèce se distinguent ceux qui continuent à vivre au nord de la voie Appienne, tandis que les mots grecs au sud de cette voie sont des emprunts qui peuvent venir des autres régions de la Grande-Grèce ou appartenir au latin régional de l'Italie du Sud, comme le groupe de mots passés dans le latin vulgaire : ἀποθήκη, βύρσα, σάκκος, κάρα, σάγμα, etc...

La région située au nord de l'Aufide a été une région d'hellénisation complète ; au temps de la guerre d'Hannibal, l'Apulie est complètement grecque ; au temps d'Auguste, les Apuliens parlent un grec latinisé plutôt qu'un latin grécisé, car la langue latine a suivi le grec, comme le montrent aussi les monnaies de cuivre. Ce grec latinisé a pu gagner les régions de l'intérieur jusqu'à la patrie d'Horace et aux montagnes, où il s'est maintenu pendant la période impériale, grâce aux bergers qui pendant six mois vivaient sur la côte en pleine civilisation grecque, renouvelant annuellement les rapports avec la montagne. Puis l'Apulie a servi encore comme voie au christianisme, grâce aux marchands juifs de la côte, dont les communautés furent le véhicule naturel de la propagande de l'Évangile dans le monde gréco-latin, grâce à la voie Appienne.

Parmi les phénomènes attestant l'influence du grec sur le latin par l'intermédiaire des Apuliens bilingues il y a le cas de l'*s* final : l'amuissement est peu net dans les parlers de la Calabre. Sous l'influence de l'Italie méridionale, la tendance à la disparition s'est maintenue dans la latinité avant Lucrèce ; à la suite des contacts étroits gréco-romains, et par l'effet de la réaction puriste en Grèce, où la *koiné* a toujours eu la tendance à renforcer l'*s* final — jusqu'au byzantin, qui l'a même ajouté dans la conjugaison — les cercles cultivés de Rome ont pu être encouragés à la conservation.

— Diverses observations sont présentées par MM. A. Piganiol, J. Bérard, J. Perret, A. Durry, J. Reinach, J. Beaujeu, R. Jumeau, qui reconnaissent l'intérêt éminent de cette tentative, mais font quelques réserves sur la valeur probante des faits linguistiques et, d'autre part, demandent que ne soit pas négligée la considération de l'archéologie et de la topographie.

— M. J. Bayet insiste, en outre, sur l'importance d'une remarque de M. J. Bérard en ce qui concerne la chronologie. L'hellénisme du Bruttium est plus ancien que celui de l'Apulie. Tarente, comme Syracuse, a profité de la destruction ou de la sujétion de cités grecques initialement plus prospères, mais dont le développement démographique des indigènes avait peu à peu annihilé l'expansion. Le fait, très impor-

tant, relevé par M. A. Piganiol dans l'exposé de Mlle Jannaccone, sur les échanges « de civilisation », du fait de la transhumance, entre l'Apulie maritime et la montagne, appellerait des recherches, d'une part, sur le renforcement de la population grecque en cette région de l'Italie à partir du IVe siècle *a. C.*, de l'autre sur les conditions d'équilibre économique qui rendirent alors les indigènes plus continûment perméables aux influences helléniques.

III.

SÉANCE DU JEUDI 2 MARS 1950,

COMMUNE A LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LATINES ET A L'ASSOCIATION DES ÉTUDES GRECQUES

Président : M. A. PIGANIOL.

Soucieux de souligner les relations de camaraderie et de collaboration qui unissent les deux Sociétés, M. A. Dain, président sortant, et M. J. Marouzeau, administrateur, s'étaient mis d'accord pour organiser une séance où se trouveraient réunis les membres des deux Sociétés, avec un ordre du jour propre à intéresser les deux domaines d'études.

— M. A. PIGANIOL, qui, par une heureuse rencontre, se trouve être cette année président de l'une et l'autre Société, se félicite de cette conjoncture et en prend occasion pour montrer par quelques exemples saisissants comment dans la science de l'antiquité tout se tient et s'interpénètre. Il exprime, en outre, sa conviction que les études gréco-latines, étroitement conjuguées, constituent la meilleure école de pensée où le monde moderne puisse prendre ses leçons.

Il salue la présence à cette séance de plusieurs collègues éminents venus de l'étranger : M. A. ALFÖLDI, de l'Université de Berne ; M. G. MÉAUTIS, de l'Université de Neufchâtel ; Mlle Pauline TAYLOR, de l'Université de la Cité de New-York.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. Ch. PICARD étudie *les débuts de l'éleusinisme à Rome au temps de la dynastie julio-claudienne.*

Indépendamment du témoignage de Suétone attribuant à Claude une tentative pour acclimater les mystères « ex Attica », il convient de considérer la patère d'argent d'Aquilée (Musée de Vienne), proche des modèles alexandrins en faveur à Rome dès la fin de la République.

L'interprétation de la figure représentant le départ du char sacré de Triptolème, qui est à rectifier sur plus d'un point, nous situe dans un climat dionyso-artémisiaque, celui qu'évoquent aussi les *sacella* de la